

LISA SEE

La mort scarabée



La mort scarabée

DU MÊME AUTEUR

Fleur de neige, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.

Le pavillon des pivoinés, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.

Filles de Shanghai, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2012.

Ombres chinoises, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2014.

Poupées de Chine, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2016.

La mémoire du thé, Pygmalion, département
de Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

LISA SEE

La mort scarabée

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Annie Hammel



TITRE ORIGINAL
Flower Net

ÉDITEUR ORIGINAL
HarperCollins Publishers, New York, 1997.

© Lisa See, 1997.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Calmann-Lévy, 1998.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon mari, avec amour.

1

10 janvier

Parc de Bei Hai

Wing Yun serrait bien fort la main gantée de sa petite-fille, tout en la guidant dans de lentes glissades sur la surface gelée du lac de Bei Hai, d'où l'on pouvait apercevoir les murs carminés de la Cité interdite. Les Jeunes Patineurs du peuple de la ville de Pékin s'entraînaient au patinage de vitesse, sur la rive d'en face. Derrière eux, le Pavillon des cinq dragons et la Demeure des rois célestes, pris dans un voile de fumée de charbon, sous les nuages gris. Non loin de là, sur les sentiers entourant le lac, des personnes âgées balayaient la neige poudreuse tombée la nuit d'avant, avec des balais en bambou. Il doit bien faire -15°C , se dit Wing Yun, et c'est le maximum qu'on puisse espérer aujourd'hui. La glace semblait très solide sous ses vieux patins. De la buée se formait quand il respirait.

Wing préférait ce côté-ci du lac, près de l'entrée principale du parc, où la vieille cité en rond contournait l'ancienne forteresse, qui jadis protégeait le palais de Kublai Khan. Tout près de la rive, accessible par une passerelle, s'étendait l'île de Jade. En été, Wing Yun aimait se promener sous

les pergolas de l'île, s'arrêtant en chemin dans les pavillons. Quand il ne faisait ni trop chaud ni trop humide, il lui arrivait de grimper au sommet de la colline jusqu'au Dagoba Blanc, un temple en forme d'oignon, construit dans le style tibétain pour célébrer la première visite du dalaï-lama en 1651.

Quand il était avec sa petite-fille, Wing Yun restait dans la zone proche des haut-parleurs. On entendait une musique dansante, démodée, sur toute l'étendue de la surface gelée. Ça et là, des couples dansaient le tango, ou valsaient. D'autres couples, plus jeunes, pouffaient de rire. Certains se tenaient même la main, et Wing Yun pensa : ah, comme les choses ont changé ! Dans ma jeunesse, il était *formellement* interdit de se tenir la main en public. Et même aujourd'hui, Wing Yun se demandait ce que penseraient les parents de ces adolescents s'ils voyaient leurs enfants se comporter aussi effrontément devant, eh bien, devant tant de citoyens. Un peu plus loin, des familles – papa, maman, grands-parents, tantes, oncles et de nombreux enfants – riaient et se taquinaient. Ils formaient des tableaux pittoresques, emmitouflés dans des vestes bleues matelassées à l'ancienne mode, des manteaux de style occidental aux couleurs vives, des gants et des cache-nez. Bon nombre de très jeunes enfants – encore peu stables sur leurs pieds – se tenaient à des chaises en bois équipées de patins. Assis sur ces chaises, des grands-parents souriaient, ravis d'être poussés sur la glace par leurs petits-enfants.

Wing Yun connaissait de vue de nombreux patineurs, mais ce jour-là, comme toujours, quelques étrangers s'initiaient aussi à cet exercice. Sa petite-fille et lui avaient failli se faire renverser par deux soldats en uniforme. Wing Yun ne les avait pas

réprimandés, comme il aurait pu le faire. Sans doute était-ce des gamins de la campagne, peut-être des paysans du sud de la Chine qui voyaient la neige et la glace pour la première fois.

Wing Yun et Mei Mei avaient passé maintes journées sur le lac cet hiver-là. Le vieil homme appréciait la compagnie de sa petite-fille. Le calme de l'endroit ne la gênait pas. Et bien souvent, elle semblait plongée dans ses pensées, tout comme lui. Wing Yun sentit ses petits doigts bouger dans son gant. Elle voulait patiner seule, mais son grand-père était peu disposé à lâcher sa main.

— Chante-moi quelque chose, Mei Mei, dit-il. Chante-moi la ballade de la glace.

Mei Mei leva les yeux vers lui. Il dut baisser le foulard de sa petite-fille pour voir ses joues rosies par le froid. Elle lui sourit, puis se mit à chanter *Neuf Neuf*, une chanson sur les neuf phases de l'hiver, qui mettait en garde l'auditeur sur les dangers de cette saison. Wing Yun se souvenait de cette mélodie qu'on lui chantait dans son enfance ; quiconque avait grandi dans la grande plaine du nord de la Chine la connaissait.

— Un neuf, deux neuf : cache tes mains, commença Mei Mei, d'une voix aussi vive que l'air de l'après-midi. Trois neuf, quatre neuf : va sur la glace. Cinq neuf, six neuf : feuilles sur les saules pleureurs. Sept neuf : la glace craque ! Huit neuf : l'hirondelle revient.

Wing Yun reprit en chœur le dernier vers : « Neuf neuf et un neuf de plus, les bœufs sont aux champs. » Les dernières notes s'évanouirent dans le silence et le froid, puis Wing Yun demanda :

— Dans quel neuf sommes-nous, Mei Mei ?

— Trois neuf, parce que la glace est bonne et que nous pouvons patiner.

— C'est exact. Et qu'arrivera-t-il à sept neuf ?

— Papi ! s'écria-t-elle, indignée, je te promets de ne pas patiner à ce moment-là. Je passe mon temps à te le répéter !

— Je veux seulement que tu sois prudente. Mais sinon, tu te sens capable de patiner toute seule ?

Un timide sourire se dessina sur le visage de la petite fille. Wing Yun la regarda prendre une grande inspiration de plaisir anticipé. Puis il s'arrêta et lâcha la petite main gantée. Ses fines chevilles un peu tremblantes, Mei Mei partit doucement comme une grande. À chaque glissade, elle prenait de l'assurance.

— Ne va pas trop au milieu, lui lança Wing Yun, bien qu'il sût qu'en cette époque « trois neuf » de janvier, ce fût absolument sans risque.

Malgré tout, sa petite-fille ralentit, puis se dirigea vers une zone déserte du lac, près de la rive. En suivant Mei Mei, Wing Yun nota qu'il y avait très peu de sillons sur la glace. C'est drôle, se dit-il, à quel point les gens aiment rester groupés : il y avait l'équipe de patineurs de vitesse, tout au bout du lac, les familles, près de l'entrée principale, et personne entre les deux.

Juste au moment où Mei Mei s'approchait de la rive, elle perdit l'équilibre. Ses bras battirent l'air un instant, comme elle tentait de se rétablir. Puis elle tomba en avant, lourdement. Wing Yun hésita. Allait-elle pleurer ?

L'enfant s'assit, fixa la glace devant elle, puis elle émit une plainte aiguë qui trancha sur les accords romantiques d'une valse, sur les tendres échanges des jeunes amoureux, et sur les taquineries joviales des familles. Wing Yun patina rapidement vers sa petite-fille. Quand il arriva à sa hauteur, lui aussi eut envie de hurler. Devant la fillette gisait un

homme, pris dans la glace. Son regard fixe levé vers Wing Yun et Mei Mei, ses yeux écarquillés mais aveugles. C'était un fantôme blanc, un diable étranger, un homme de race blanche.

Deux heures plus tard, Liu Hulan arriva sur les lieux. L'atmosphère avait changé de façon dramatique depuis qu'on avait découvert le corps. Il n'y avait plus un seul patineur sur le lac gelé. On les avait tous retenus comme témoins dans l'un des pavillons, sur la rive. Des hommes de la police locale avaient délimité la scène de l'accident et surveillaient les lieux. À l'intérieur du cercle imprécis qu'ils formaient, s'agitaient d'autres policiers en civil. Certains fouillaient la surface du lac, d'autres parlaient à un citoyen et à une fillette. Au centre du cercle, un homme était penché sur une forme sombre, étendue à côté d'un petit tas de glace concassée. Liu Hulan poussa un soupir, remonta son foulard et le col de son parka bleu lavande sur ses oreilles. Puis elle s'engagea sur la glace.

Liu Hulan sembla ne pas remarquer les remous que provoqua son arrivée parmi ces hommes. S'ils avaient eu le courage d'avouer ce qui chez elle les frappait, ils auraient dit plusieurs choses : elle gardait toujours son quant-à-soi, elle était vaniteuse, habillée différemment des autres femmes qu'ils connaissaient, trop belle pour exercer un tel métier. En quelques phrases, ces hommes seraient passés du terrain mouvant du sexe à celui, beaucoup plus sûr, de la critique politique, domaine qu'ils connaissaient si bien.

C'eût été facile d'attaquer Liu Hulan sur sa mise, sauf qu'elle ne paraissait pas très intéressée par la mode occidentale, dont on trouvait tout un

choix en ville, depuis quelques années. Liu Hulan préférait les vêtements d'avant la Révolution : de longues jupes coupées près du corps, qui mettaient en valeur sa silhouette fine, des chemisiers brodés en soie crème, d'une coupe chinoise à l'ancienne mode, croisés sur la poitrine. En hiver, elle choisissait des chandails en cachemire, fabriqués dans des villages le long de la frontière mongole, et teints dans des tons très doux de corail, de bleu-vert, ou d'un blanc immaculé. Ces couleurs éclairaient son teint de façon telle que les métaphores consacrées vous venaient immédiatement à l'esprit en la regardant : sa peau était aussi lumineuse que la plus fine des porcelaines, délicate comme un pétale de rose, douce comme une pêche.

Liu Hulan aurait ri de telles métaphores. Sa propre beauté l'indifférait. Elle ne se maquillait jamais, ne faisait pas friser ses cheveux noirs, qu'elle portait mi-longs, coupés au carré. Elle avait beau les ramener derrière ses oreilles, ils revenaient toujours sur ses joues, en vagues soyeuses. Des petites mèches s'obstinaient à rebiquer, comme électrisées. Plus d'un homme avait eu envie de passer la main dans ces mèches rebelles. Mais aucun de ses collègues masculins n'aurait pris le risque de toucher, même fortuitement, l'inspectrice Liu Hulan.

Comme elle arrivait au niveau du cercle de policiers, elle montra sa carte du ministère de la Sécurité publique. On lui fit signe de passer. En parcourant ces derniers mètres, elle se prépara mentalement à ce qu'elle allait voir. Elle travaillait pour le MSP depuis onze ans, mais elle ne s'était toujours pas habituée au spectacle de la mort, particulièrement des morts violentes.

Fong, l'anatomopathologiste, leva les yeux du corps.

— En voilà encore un joli pour vous, inspecteur, dit-il, en souriant.

On avait étendu la victime, un jeune homme de race blanche, sur un drap blanc immaculé. Les ouvriers avaient extrait le corps du lac au ciseau avec application. Le mort était toujours coulé dans un fin voile de glace, forme rectiligne et plate. Seul un bras se tordait de façon bizarre, écarté du torse. Les ongles de ses doigts étaient violet foncé, ses yeux et sa bouche grands ouverts. À travers le lin-cueil de glace, un corps entièrement blanc. Mais au niveau des lèvres – les dents avaient pris l'aspect d'horribles perles noires – et des narines de la victime, la glace était teintée de rose. Cela mis à part, Liu Hulan ne vit aucune trace de blessure.

— L'avez-vous déjà retourné ?

— À votre avis ? rétorqua Fong. C'est ma première affaire ? Évidemment que je l'ai retourné ! Je ne vois rien, mais cela ne veut pas dire que je ne vais rien trouver quand je le ramènerai au labo. Je ne peux extraire le corps de la glace, ici, sur place, sans l'abîmer. Nous allons donc devoir attendre. Le laisser dégeler, pour que j'en sache plus.

— Mais quelle est votre première impression ?

— Il avait peut-être bu. Si ça se trouve, il est venu ici le soir qui a précédé la grande gelée. Il a pu glisser. Se cogner la tête. Je ne vois pas d'ecchymoses, mais c'est possible.

Liu Hulan considéra ce scénario, puis déclara :

— Il me semble assez jeune. S'il est tombé dans l'eau, si la glace a craqué sous son poids, n'aurait-il pas eu la force de se hisser hors du lac ?

— O.K., inspecteur, là, il vous faut un petit cours théorique, dit Fong d'une voix plus sèche.

Il n'aimait pas qu'elle mît ses compétences en doute. Il se redressa et la fixa, levant les yeux vers elle. Il mesurait dix centimètres de moins que Liu Hulan, et ça non plus, il n'aimait pas.

— Prenez le citoyen type. Un homme de taille moyenne pour un étranger, disons un mètre soixante-treize, habillé normalement. Dans le cas présent, je vois qu'il a seulement un jean, une chemise, et un pull sur lui.

— Et alors ?

— Alors notre citoyen type – en vêtements de ville et en bonne condition physique – devrait être capable de tenir quarante-cinq minutes dans une eau d'une température de moins de 2 °C. Quelque chose l'a empêché de lutter pour regagner la rive.

— L'alcool ?

— Possible. Ce pourrait être aussi une overdose.

— Un suicide ?

— Il y a des moyens plus simples de se suicider, dit Fong.

Et encore une fois il sourit, en s'accroupissant de nouveau près du corps.

Liu Hulan se pencha en avant pour voir la victime de plus près.

— Et ce sang, dans sa bouche ? C'est lié au fait qu'il soit mort de froid ?

— Non. Je ne sais pas ce qui a provoqué ça. Peut-être s'est-il mordu la langue. Peut-être s'est-il cassé le nez en tombant. Je vous le ferai savoir plus tard.

— Ça ne vous paraît pas bizarre qu'il n'ait pas de manteau ? Aurait-on pu le traîner jusqu'ici et le jeter dans le lac ?

— Tout me paraît bizarre dans cette affaire, mais si vous pensez à un meurtre, vous allez devoir attendre les résultats de l'autopsie.

— Une dernière question. Est-ce lui ?

— Je n'ai pas encore pu fouiller ses poches, mais il ressemble à l'homme dont nous avons vu des photos, sans nul doute.

D'un coup de menton, Fong désigna la rive.

— J'ai attendu que vous arriviez, dit-il. Je crois que vous feriez mieux de vous occuper d'eux.

Liu Hulan suivit le regard du médecin et vit un couple de Blancs assis sur un banc en fer forgé.

— Merde.

Fong eut un rire méprisant.

— Ça vous surprend ?

— Non, soupira Liu Hulan. Mais je préférerais que ce soit quelqu'un d'autre qui le leur annonce.

— C'est pour ça que le vice-ministre vous envoie.

— Je sais, mais cela ne veut pas dire que je doive y prendre plaisir.

Hulan ajouta :

— Comment ont-ils su qu'ils devaient venir ?

— Leur fils a disparu depuis plus d'une semaine, et la victime semble correspondre au signalement : même âge, même race. Le vice-ministre vous a appelée après avoir envoyé une voiture les chercher.

Hulan vit les implications politiques de cette information, posa une main sur l'épaule de Fong, et dit :

— Je passerai plus tard au labo. Et merci.

Elle regarda le corps une dernière fois, puis la rive. Le couple de race blanche devrait attendre quelques minutes de plus.

Comme elle le faisait généralement sur les lieux d'un crime, Liu Hulan se mit à marcher à reculons en s'éloignant du corps. À chaque pas, sa vision de la scène s'élargissait. Même si ç'avait été difficile d'extraire le corps du lac gelé, les ouvriers avaient

méticuleusement gardé l'excédent de glace en un tas bien net, à côté de la tombe creuse. Et quoique des dizaines de personnes soient passées sur les lieux, la glace était si dure que sa surface paraissait intouchée, hormis les traces laissées par deux paires de patins. Deux des lames avaient creusé de profonds sillons dans la glace. Les deux autres n'avaient fait que rayer légèrement la surface. Pas le moindre signe de lutte, pas de sang, aucune autre imperfection, ni sous la glace, ni dessus, se dit Liu Hulan.

Elle tourna les talons, marcha rapidement jusqu'à l'endroit où se tenaient un vieil homme et une petite fille, blottis l'un contre l'autre. Le vieil homme avait posé un bras protecteur sur l'épaule de sa petite-fille. Ils avaient toujours leurs patins aux pieds.

— Bonjour, cher oncle, dit Hulan, conférant poliment un titre honorifique à cet étranger.

— Nous n'avons rien fait, dit le vieil homme.

Elle vit qu'il frissonnait et elle s'adressa à l'un des gardes.

— Pourquoi retenez-vous ce monsieur ici ? Pourquoi ne l'avez-vous pas emmené à l'intérieur pour lui donner du thé ?

L'officier de police eut une expression gênée.

— Nous avons pensé...

— Eh bien vous avez eu tort !

Hulan reporta son attention sur les deux patineurs. Elle se pencha, pour que son visage soit au niveau de celui de la petite fille.

— Comment tu t'appelles ? demanda Liu Hulan.

— Mei Mei, répondit la fillette en claquant des dents.

— Et lui, qui est-ce ?

— Papi Wing.

Liu Hulan se redressa.

— Papi Wing, *ni hao ma*, ça va ?

— Ils ont dit que nous allions être détenus. Que nous irions en prison. Ils ont dit...

Liu Hulan regarda l'officier de police, qui baissa les yeux.

— Il faut que vous pardonniez leur zèle à mes collègues. Ils ont été très impolis avec vous, j'en suis certaine.

— Nous n'avons rien fait de mal, répéta le vieil homme.

— Évidemment que vous n'avez rien fait de mal. Maintenant, je vous en prie, n'ayez pas peur. Dites-moi simplement ce qui s'est passé.

Quand le vieil homme eut fini son histoire, Hulan lui dit :

— Vous nous avez été très utile, Papi Wing. Et maintenant, si vous ramenez votre petite-fille à la maison ?

Le regard de soulagement du vieil homme lui donna un aperçu de la peur immense qu'il avait eue. *Xie-xie, xie-xie*, il ne cessait plus de la remercier. Puis il prit la main gantée de sa petite-fille dans la sienne, et ils s'éloignèrent lentement sur leurs patins.

Liu Hulan se tourna à nouveau vers l'officier de police.

— Vous ! Filez jusqu'à l'endroit où ils retiennent les patineurs. Je veux qu'on les laisse partir immédiatement !

— Mais...

— Ils n'ont rien à voir avec ça, de toute évidence. Et une dernière chose. J'aimerais que vous fassiez votre autocritique devant votre supérieur. Quand vous aurez fini, j'aimerais que vous lui

disiez que je ne souhaite plus vous voir participer à mes enquêtes.

— Inspecteur, je...

— Circulez !

Comme elle le regardait battre en retraite, Hulan regretta de devoir conserver une façade cruelle pour assurer sa position et la pérennité de son statut au ministère. Mao avait dit que les femmes soutenaient la moitié du ciel, mais les hommes, en Chine, occupaient toujours les postes de pouvoir.

En marchant vers la rive, Hulan put observer le couple d'Américains. Ils avaient dans les cinquante-cinq ans. La femme portait un manteau de vison et une toque assortie. Elle était d'une pâleur effrayante, et même de loin, Liu Hulan vit qu'elle avait pleuré. Quant à l'homme, les journaux avaient raison : il était extrêmement séduisant. Il réussissait à garder un visage hâlé, en plein hiver, à Pékin. Cette espèce de beauté sauvage, ces traits virils évoquaient les prairies et les vents secs de son pays, où il avait d'abord exploité un ranch, avant de devenir sénateur.

— Bonjour, monsieur l'ambassadeur ; madame Watson. Je suis l'inspecteur Liu Hulan, dit-elle, dans un anglais quasiment sans accent.

Elle leur serra la main à tous les deux.

— Est-ce notre fils ? Est-ce Billy ? demanda la femme.

— Nous ne l'avons pas encore identifié, mais je crois que c'est lui.

— Je veux le voir, dit Bill Watson.

— Bien sûr, dit Liu Hulan. Mais d'abord, j'ai quelques questions à vous poser.

— Nous sommes déjà venus à votre bureau répondre à vos questions, dit l'ambassadeur. On vous a dit tout ce qu'on savait. Notre fils a disparu

depuis dix jours et vous n'avez pas levé le petit doigt !

Liu Hulan ignore l'ambassadeur et regarda Elizabeth Watson dans les yeux.

— Madame Watson, voudriez-vous quelque chose à boire ? Ne préféreriez-vous pas attendre à l'intérieur ?

Comme sa femme se remettait à pleurer, Bill Watson se dirigea à grands pas vers le bord du lac.

Hulan tint les mains d'Elizabeth Watson dans les siennes pendant quelques minutes, et la regarda revenir à une indifférence feinte par le simple exercice de sa volonté. Avec toute la dignité d'une épouse de politicien, Elizabeth Watson déclara :

— Vous devez avoir à faire, j'en suis sûre. Ça va, ma chère. Ça va aller.

Liu Hulan se leva et alla rejoindre Watson. Ils restèrent côte à côte, sans parler, les yeux braqués sur l'endroit où l'on avait retrouvé le corps.

Sans bouger, sans même tourner la tête vers l'ambassadeur, Liu Hulan rompit le silence :

— Avant que vous n'identifiiez le corps, il faut que je vous pose quelques questions.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus, mais allez-y.

— Est-ce que votre fils buvait ?

L'ambassadeur s'autorisa un petit rire.

— Inspecteur, Billy avait à peine plus de vingt ans. Qu'est-ce que vous croyez ? Bien sûr qu'il buvait.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je crois que vous m'avez comprise. Votre fils buvait-il plus que de raison ?

— Non.

— Savez-vous s'il se droguait ?

— Certainement pas.

— Vous en êtes certain ?

— Je vais vous présenter les choses autrement, inspecteur. Le président de mon pays ne m'aurait jamais confié ce poste s'il y avait des drogués dans ma famille.

Parfait, pensa Liu Hulan. Fâche-toi. Fâche-toi et dis-moi la vérité.

— Billy était-il déprimé ?

— Qu'insinuez-vous ?

— Je me demande s'il était heureux ici. Souvent, les membres de notre communauté expatriés, surtout les femmes et les enfants de ceux qu'on a envoyés à l'étranger, finissent par se sentir seuls, ou déprimés.

— Ma femme et mon fils adorent la Chine, dit-il, élevant la voix. Maintenant j'aimerais voir si cette personne, là-bas, est Billy.

— Je vais vous emmener, mais avant qu'on y aille, j'aimerais vous expliquer ce qui va se passer. Nos usages pourraient être différents de ce à quoi vous êtes habitués, aux États-Unis.

— Je ne suis pas habitué à voir mon fils mourir, que ce soit en Chine ou aux États-Unis, inspecteur.

— Bill, plaïda sa femme, à voix basse.

— Excusez-moi. Continuez.

— Nous allons ramener le corps au ministère de la Sécurité publique.

— Certainement pas ! Mme Watson et moi en avons assez supporté comme ça. Nous voulons ramener notre fils chez nous pour l'enterrer. Et le plus tôt possible.

— Je comprends votre désir, mais certaines choses en rapport avec la mort de votre fils restent inexplicables.

— Il n'y a rien d'« inexplicable ». Il a eu un accident, c'est évident.

— Comment pouvez-vous le savoir, monsieur ? Comment – et là, elle hésita –, comment pouvez-vous être aussi « sûr » que c'est votre fils, qui est là-bas ?

— Je vous dis que « si » c'est mon fils, je le ramène dans le Montana où nous l'enterrerons.

— Je dois à nouveau vous présenter mes excuses, car cela ne va pas pouvoir se faire avant un certain temps. Vous voyez, monsieur, je veux savoir pourquoi ce jeune homme – si c'est votre fils – était dehors en plein hiver sans être habillé pour le froid. Je veux savoir pourquoi il n'a pas simplement nagé jusqu'à la rive. Nous devons pratiquer une autopsie et déterminer la cause réelle de la mort.

— Voyons déjà s'il s'agit de mon fils, dit Watson. Et il traversa le lac gelé à grands pas.

Comme Liu Hulan et l'ambassadeur arrivaient au niveau du cercle de policiers, le cordon formé par les hommes se scinda et les deux nouveaux venus passèrent à l'intérieur. Fong se releva et s'écarta du corps. Watson s'arrêta, baissa les yeux, puis hocha la tête.

— C'est Billy, dit-il, dans un souffle.

Liu Hulan attendit. L'ambassadeur finit par articuler :

— Je veux mon fils. Je le veux habillé tel qu'il est, et que personne ne le touche, ni vous, ni quiconque dans vos services.

— Ambassadeur...

Watson leva la main pour ordonner le silence à Hulan, et poursuivit :

— Épargnez-moi vos absurdités bureaucratiques. C'était un accident. Vous et vos supérieurs allez classer ce décès comme tel.

— C'est impossible.

— Vous *allez* le faire !

— Ambassadeur, je comprends votre douleur, mais regardez votre fils. Il s'est passé quelque chose, là.

Bill Watson regarda à nouveau la forme gelée qu'était le corps de son fils, vit les yeux grands ouverts, la bouche et les narines remplis d'une glace teintée de sang. Puis il leva la tête et contempla le lac, les édifices anciens, les saules dénudés. Liu Hulan se demanda s'il gravait ce paysage dans sa mémoire, telle la dernière image qu'avait pu voir son fils. Puis Bill Watson s'adressa au groupe qui l'entourait.

— C'était un accident, dit-il, d'une voix égale de politicien.

— Comment le savez-vous, monsieur ? Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

L'ambassadeur tourna les talons et, sans un mot, se dirigea vers sa femme, qui l'attendait, pâle comme la mort.

Liu Hulan interpella l'homme qui s'éloignait. Sa voix sembla trop sonore, trop dure, dans ce silence glacé :

— Je ne vais pas en rester là, monsieur. Je vais découvrir ce qui est arrivé à votre fils, et alors seulement vous pourrez le ramener chez vous.

2

20 janvier

Los Angeles

David Stark ouvrit un instant son portefeuille pour montrer sa plaque – même si tous les gardes de l'entrée le connaissaient de vue. Après quoi, l'assistant de l'attorney general¹, vêtu d'un costume à fines rayures, contourna le détecteur de métaux. Puis il prit l'ascenseur jusqu'au douzième étage. « Bonjour Lorraine », lança-t-il, chaleureux, à la femme assise derrière la vitre de la réception – un verre à l'épreuve des balles. Elle le toisa sans dire un mot et appuya sur le bouton commandant l'ouverture de la porte, pour le laisser entrer. Un jour, se dit-il, un jour il susciterait une réaction.

Le bureau de David – récemment repeint en gris pâle et arborant ce style fonctionnel qu'affectionnait le gouvernement – était orienté à l'ouest et censé jouir d'une vue magnifique. Ce qui se traduisait généralement par des kilomètres et des kilomètres de brouillard. Ce matin, toutefois, le ciel était d'un bleu azur lumineux, lavé par les pluies diluviennes qui s'étaient abattues sur Los Angeles

1. Dans le système judiciaire américain, un *attorney general* élu dirige la police et la justice dans chaque État.

ces deux dernières semaines. Assis à son bureau, David voyait la mer, par-delà les immeubles et les rues bitumées. À sa droite, dans le lointain, les sommets du San Gabriel scintillaient, coiffés d'une neige d'un blanc immaculé qu'ils devaient à l'orage de la veille.

Contrairement à certains avocats, David s'abstenait d'accrocher aux murs ses diplômes encadrés et autres titres honorifiques. On avait cependant un aperçu de sa carrière et de sa vie privée à travers les rares photos qui trônaient sur son bureau : un cliché de sa remise de diplôme à la fac de droit avec son père et sa mère ; David sur les marches de la cour de justice fédérale, répondant aux questions des journalistes. Sur une autre photo, datant de sa dernière année chez Phillips, MacKenzie & Stout en tant qu'associé, et prise le jour de la fête annuelle du cabinet, on voyait David en smoking et sa femme – son ex-femme – en robe de cocktail moulante de couleur bordeaux.

David se mit directement au travail. Il était entre deux affaires. Aussi prit-il le temps de lire son courrier et de passer des coups de fil. Il venait juste d'obtenir une inculpation contre des trafiquants d'héroïne chinois. Ceux-ci s'étaient fait prendre au moment où ils tentaient de passer la drogue aux États-Unis. Le FBI avait saisi mille deux cents kilos de ce produit, qui n'arriveraient jamais jusqu'aux consommateurs. David avait également eu de bons articles dans la presse – cela ne nuirait pas à sa carrière, s'il décidait de quitter le service public pour retourner dans le privé. Dans son entourage, on parlait aussi beaucoup de cette enquête, ce qui l'amènerait à s'occuper d'affaires plus importantes. Tout cela était très bien, formidable, même. Mais l'inculpation avait été une déception.

Depuis son arrivée au bureau de l'attorney general, David avait lutté contre le trafic de drogue, l'extorsion de fonds et des affaires d'immigration clandestine à grande échelle. Il s'était fait une solide réputation dans son milieu, car personne, avant lui, n'avait réussi à inculper autant d'acteurs de la mafia chinoise, particulièrement des hommes du Phénix levant, le gang le plus puissant du sud de la Californie. Malheureusement, David n'avait jamais pu associer ces crimes à quiconque se situant au sommet de la hiérarchie, dans l'organisation.

Entre-temps, le visage du crime organisé avait continué à changer aux États-Unis. Le ministère de la Justice poursuivait toujours la mafia, mais aujourd'hui, les syndicats du crime étaient pluri-culturels. Certains considéraient les Noirs et les Hispaniques – en particulier les Dominicains – comme la « nouvelle élite du crime organisé ». D'autres étaient polarisés sur la mafia russe et les gangs vietnamiens. Résultat, le FBI avait créé des brigades spéciales pour infiltrer et harceler chacun de ces groupes, puis procéder à des arrestations en leur sein.

Aucune de ces organisations n'était mieux implantée et plus menaçante que les triades. Ces gangs chinois, que les Cantonais appellent « tongs », étaient présents dans ce pays depuis qu'on avait découvert de l'or en Californie. On pouvait retracer l'histoire de ces organisations à travers les siècles – il en existait des centaines, créées quand la diaspora chinoise avait essaimé à travers le monde. Et puis on connaissait leurs traditions – serments par le sang et rituels secrets. Tout comme les gangs italiens, les gangs chinois s'appuyaient sur des filières internationales des plus sûres. Ils avaient accès,

en privilégiés, à l'héroïne provenant du Triangle d'Or. Les nouveaux immigrants leur fournissaient une source inépuisable d'hommes de main pour accomplir leur sale besogne. En regardant les graphiques qui couvraient les murs de son bureau, David pouvait avoir un aperçu de ces activités, rien qu'à Los Angeles. Il avait de bonnes raisons de croire – mais pas suffisamment de preuves pour procéder à des arrestations – que le Phénix levant sévissait dans de nombreux domaines : les casinos, la prostitution, l'extorsion de fonds, la fraude des cartes de crédit et des cartes d'alimentation, l'immigration clandestine et, bien entendu, le trafic d'héroïne. Le Phénix levant avait également ses bookmakers et ses usuriers. Tout cela s'ajoutait à un large éventail d'affaires légales : restaurants, motels, boutiques de photocopie.

Vers quatorze heures, deux agents du FBI firent irruption dans le bureau de Stark. Jack Campbell et Noel Gardner traquaient les gangs chinois avec David depuis deux ans. Campbell, le plus âgé des deux, était un grand Noir très mince, avec quelques taches de rousseur sur le nez et sur les pommettes. D'au moins vingt ans son cadet, Gardner avait une carrure d'athlète malgré sa petite taille. Comptable de formation, il était réfléchi et précis. Il laissait généralement Jack, qui avait meilleure prestance, se charger de la conversation.

— L'orage d'hier soir a été l'occasion qu'on attendait, dit Campbell. Le *Peony* a dérivé dans le territoire américain. Du coup, il est à nous, mon ami.

Le cargo *China Peony* languissait depuis une semaine à la limite des eaux territoriales américaines, à plus de trois cent cinquante kilomètres des côtes californiennes. Le FBI s'intéressait de

près au bateau, la surveillance aérienne ayant repéré des centaines de Chinois massés sur le pont. David avait mené son enquête dans Chinatown, il soupçonnait le Phénix levant d'avoir commandité ce transport d'immigrants clandestins. Une fois de plus, l'avocat se surprit à espérer le coup de pouce du destin qui jusqu'ici lui avait été refusé. Peut-être – parmi toutes les personnes présentes à bord – s'en trouverait-il une qui lui permettrait d'établir ce lien essentiel avec le Phénix levant.

— Les gardes-côtes ont envoyé une vedette là-bas, poursuit Campbell. Mais je sais qu'on arrivera les premiers si on y va en hélico. Alors on se demandait – Campbell jeta un coup d'œil à son partenaire et sourit –, on se demandait si tu voulais venir avec nous ?

David n'hésita pas une seconde.

Stark était assis à l'arrière d'un hélicoptère piloté par un agent du FBI qui se faisait appeler Jim. En contrebas, l'océan se couvrait d'écume blanche. David entendit la voix du pilote dans ses écouteurs. « Nous risquons d'être assez secoués. L'orage... » Le reste se perdit en électricité statique. En l'espace de quelques minutes, les craintes de Jim se confirmèrent, l'hélicoptère se mit à vibrer et fut ballotté par un vent méchant. On apercevait de gros nuages noirs à l'horizon. Un autre orage se préparait pour le soir.

Une heure plus tard, la turbulence avait pris une ampleur telle que David commença à regretter de ne pas être resté à son bureau.

— Hé, Stark, regarde ! Le voilà ! cria soudain Campbell dans les écouteurs.

David regarda par-dessus l'épaule de Campbell et vit le *China Peony* gîter dans une forte houle. Comme l'hélicoptère se rapprochait, Stark eut une montée d'adrénaline. Généralement, l'assistant d'un attorney general n'était pas présent lors des arrestations. David jugeait cependant utile d'y assister. Il avait accompagné Campbell et Gardner dans des fabriques de vêtements de Chinatown, dans des bureaux panoramiques de Beverly Hills, et dans quelques propriétés de Monterey Park. Les agents du FBI appréciaient son sens de l'observation, semblait-il. Et puis, ils gardaient l'espoir que sa présence au moment où les suspects se sentaient particulièrement vulnérables les conduirait un jour aux chefs des triades.

Alors que les rotors ralentissaient, puis s'arrêtaient, Campbell et Gardner sortirent leurs armes et mirent pied sur le pont du *Peony*. Comme personne n'approchait, ou ne semblait opposer la moindre résistance, Campbell fit signe à David que la voie était libre. Celui-ci rejoignit ses amis. Ils avancèrent prudemment, ignorant dans quelles dispositions se trouvait l'équipage, qui pouvait fort bien être armé, et agressif.

Des centaines de Chinois se tenaient serrés sur le pont supérieur. En le traversant, David vit que ces immigrants en puissance – des hommes, pour la plupart – avaient cuisiné sur des feux en plein air. La fumée âcre de charbons ardents s'échappait de petits braseros. Un certain nombre d'hommes étaient accroupis, et parlaient entre eux avec animation. Plusieurs autres étaient étendus sur le pont crasseux, regardant dans le vide avec indifférence. La plupart semblaient ne plus se soucier de ce qui leur arrivait. Seuls quelques-uns d'entre

eux sourirent faiblement à David, soulagés, reconnaissants.

— Seigneur, dit Noel Gardner. On dirait qu'ils n'ont ni mangé ni bu depuis un bon moment.

— Essaie de trouver le capitaine, lui répondit David d'un ton bourru.

Noel acquiesça d'un hochement de tête et s'en fut.

— Et puis Jack, dit David, tu pourrais peut-être rappeler la côte. Ces gens vont avoir besoin de douches, de nourriture, d'eau, de vêtements et de lits. C'est une grosse prise, nous allons devoir régler ça avec un maximum de diplomatie.

Il ajouta :

— L'un de vous a de la Dramamine ?

— Pas moi, dit Campbell, mais je vais voir si le pilote en a.

Pendant un petit moment, David regarda Campbell s'éloigner sur le pont, en titubant et zigzaguant. David agrippa une rambarde de fer et continua à avancer. Le *Peony* était ébranlé à chaque vague. Des grondements métalliques montaient de sous la cale, comme le bateau caracolait sur la houle. David réalisa que le cargo dérivait.

Il espérait qu'à partir de maintenant, l'affaire se réglerait de façon pragmatique. Les immigrants seraient déférés au centre de détention de l'INS, sur Terminal Island, où ils seraient interrogés. (David détestait ce mot, mais c'était ce que faisaient les employés de l'INS.) Parmi les immigrants, la rumeur courait rapidement sur ce qu'il fallait dire pour rester en Amérique. Pour avoir une chance d'obtenir l'asile, il leur faudrait prétendre avoir pris part à la révolte de Tian'anmen, ou être victimes de la politique chinoise en matière d'avortement et de stérilisation. Seule une douzaine de

Chinois, parmi les centaines que David voyait sur le pont, rempliraient les critères nécessaires à une immigration officielle. Les autres seraient expulsés. David en était désolé, mais il n'oubliait pas pour qui il travaillait.

Il sentit qu'on tirait sur le bas de son pantalon et baissa les yeux. C'était un homme d'une quarantaine d'années, assis sur le pont.

— Amérique ? demanda l'homme, dans un anglais avec un fort accent.

— Oui, dit David. Oui, vous y êtes. Vous parlez anglais ?

— Je parle un peu. Je m'appelle Zhao.

— Vous êtes combien sur ce bateau ?

— Cinq cents, peut-être plus.

David poussa un soupir discret, puis il dit :

— Depuis combien de temps êtes-vous en mer ?

— Presque trois semaines.

— Où est l'équipage ?

— Équipage ?

— Les hommes qui travaillent sur le bateau. Où sont-ils ?

Le Chinois détourna les yeux.

— Partis. Ils quittent le bateau hier soir.

— Je ne comprends pas, dit David. Comment sont-ils partis ? Où sont-ils allés ?

— L'orage, dit Zhao.

Il cessa de regarder David pour contempler l'océan.

— Il faisait mauvais, dit le Chinois. Nous étions ici comme ça – dehors. Nous nous sommes attachés pour...

L'homme s'évertua à trouver le mot, renonça, puis montra la rambarde du doigt. Il reporta son attention sur Stark.

— Des gens emportés. Je le vois de mes propres yeux. Jie Fok – il était fermier près de Guangzhou. Quelques autres aussi – je ne connais pas leurs noms.

— Et l'équipage ?

— Ils hurlent. Ils disent que le cargo va couler. Et puis ce bateau arrive. Nous pensons qu'il est venu pour nous. Mais il est petit. Le capitaine, les autres, ils montent dans un bateau de salut.

— Un canot de sauvetage ?

— Oui, un canot de sauvetage. Ils montent dans ce bateau et ils descendent sur l'eau. Ils ont une corde, pour les tirer dans l'autre bateau. Mais malgré ça, je vois certains de ces hommes emportés, eux aussi. Puis cet autre bateau, il s'en va.

Zhao marqua une pause.

— Vous pensez que nous allons bientôt descendre ? Vous pensez que quelqu'un vient avant le prochain orage ?

— Tout va bien se passer.

L'homme plissa les yeux.

— Tous les soirs, il vient un nouvel orage. Ce bateau va couler.

David ignora ce commentaire et demanda :

— Avec qui avez-vous passé contrat pour participer à ce voyage ? Quels sont les noms des membres de l'équipage ?

Mais Zhao avait détourné la tête et n'écoutait plus. David se releva et partit rejoindre l'hélicoptère. Comment un humain pouvait-il s'exposer à un tel danger, se demanda l'Américain, et quel genre d'homme fallait-il être, pour profiter d'une telle détresse ?

David connaissait les réponses. Ces immigrants – comme la plupart de leurs semblables – voulaient la liberté. Aujourd'hui, liberté était synonyme

d'argent. Les hommes et les femmes de ce bateau venaient en Amérique pour faire fortune. Comme la majorité des immigrants n'avaient pas d'argent au départ, ils passaient un contrat avec les triades – un voyage gratuit, le gîte, le couvert, en échange d'années de servitude contractuelle. Ces gens travailleraient dans des restaurants, dans des ateliers où ils seraient exploités, ils deviendraient trafiquants de drogue ou prostituées. Une fois qu'ils auraient remboursé le prix de leur immigration, ils seraient libres. Hélas, il leur était presque impossible de remplir les termes de leur contrat.

Les triades, évidemment, étaient elles aussi motivées par l'argent. Un cargo de la taille du *China Peony* pouvait transporter environ quatre cents personnes dans un confort relatif. Pour ce voyage, on avait embarqué plus de cinq cents Chinois. Ces gens avaient signé un contrat pour gagner les États-Unis, s'endettant en moyenne de vingt mille dollars. Certains – comme Zhao – avaient probablement accepté de rembourser jusqu'à trente mille dollars, pour bénéficier d'une place sur le pont, au grand air. Des voyageurs moins fortunés avaient accepté de se retrouver entassés dans la cale pour des sommes moindres, allant de dix à douze mille dollars. La recette totale devait atteindre les dix millions de dollars.

Hélas, cette « prise » demeurait insignifiante, pour le gouvernement américain. L'INS et le ministère des Affaires étrangères estimaient que pour chaque Chinois entrant légalement dans le pays, trois y pénétraient clandestinement. Au moins cent mille clandestins d'origine chinoise passaient la frontière chaque année. Et ce par tous les moyens imaginables – avions, bateaux de pêche, cargos comme le *Peony*.

David réalisa que quelque chose ne collait pas dans l'histoire du *China Peony*. Pourquoi le Phénix levant avait-il renoncé à dix millions de dollars ?

David arrivait à mi-distance de l'hélicoptère quand Gardner le rejoignit. Le jeune homme avait le teint verdâtre.

— Je sais, dit David. L'équipage est parti. Tu l'as dit à Campbell ?

— Ouais. Je lui ai dit. Il communique par radio, là.

— Il faut que je lui parle. Nous devons sortir ces gens de ce bateau.

Les hommes et les femmes groupés autour de l'hélicoptère ménagèrent un couloir aux deux Blancs qui approchaient. Campbell et le pilote étaient assis dans l'hélicoptère, toutes portes fermées, un casque sur les oreilles. À tour de rôle, ils beuglaient dans la radio, tout en griffonnant des notes. De temps à autre, ils se regardaient et grimaçaient. Finalement Campbell arracha son casque, dégoûté, et ouvrit la porte.

— Je n'ai que des mauvaises nouvelles. L'orage arrive plus vite que ne l'avait prévu la météo. Impossible de décoller. Nous ne pourrons battre cette tempête de vitesse avant d'arriver à terre. Les gardes-côtes ne seront pas là avant demain matin. Ils rentrent au port, eux ! Et je ne sais pas ce que vous en pensez, les gars, mais d'après moi, ce putain de rafiot ne passera pas la nuit.

Cette dernière nouvelle envoya Gardner vomir par-dessus bord. Campbell remonta dans l'hélicoptère. Puis il tendit deux Dramamine à David.

— Tu vas devoir les avaler comme ça. Je ne pense pas que tu veuilles boire l'eau qu'il y a à bord – si toutefois il y a de l'eau à bord.

David prit les cachets et les avala. Campbell poursuivit :

— Gardner est hors jeu pour un moment. Ça fait qu'il reste Jim, toi, et moi, pour s'arranger du bébé.

Le visage noir de Campbell se fendit d'un large sourire. Il brandit le morceau de papier couvert de ses notes.

— Voilà nos instructions pour maintenir ce bateau à flot. Voyons si ça marche.

À six heures, il faisait nuit. De grosses gouttes de pluie s'écrasaient sur le pont. David et Jack Campbell avaient trouvé quelques immigrants – dont Zhao – qui parlaient un peu anglais. Ces hommes furent enrôlés comme interprètes. « Il nous faut trouver quelqu'un qui s'y connaisse en navigation, leur dit Campbell. N'importe qui – un pêcheur, un marin –, mais trouvez-nous quelqu'un. » Par miracle, ils dénichèrent un électricien et un mécanicien. Ces deux hommes – Wei et Lau – descendirent dans la cale pour essayer de relancer les moteurs. Ils firent passer le mot presque aussitôt : le bateau était en situation critique. Il y avait trop d'eau dans la sentine, et les pompes étaient hors d'usage.

Pour la première fois, David descendit sous les ponts, où les conditions de vie étaient encore plus médiocres que dehors. L'air était étouffant, chaud, humide et d'une puanteur âcre. Dans les vastes soutes du cargo, Stark trouva des dizaines de personnes affaiblies par le mal de mer, le manque d'eau fraîche, et les maigres rations de nourriture. Certains hommes avaient vomi ou déféqué à l'endroit même où ils étaient allongés. La

plupart des femmes étaient trop faibles pour se lever, sans parler d'aller dehors, sur le pont, voir ce qui avait causé un tel remue-ménage. Quelques personnes paraissaient délirer ; d'autres semblaient avoir sombré dans un profond sommeil. Outre la douleur, ces pièces humides et froides suintaient la peur. Ces gens savaient que c'était fini pour eux. Leur rêve d'une vie meilleure en Amérique avait vécu.

À nouveau, David eut l'impression qu'il y avait autre chose. Ces immigrants – du moins les plus vaillants d'entre eux – paraissaient plus effrayés que ceux qu'il avait vus détenus, puis expulsés, dans le passé. Peut-être craignaient-ils le Phénix levant. On racontait que l'organisation avait l'obsession du châtement, de la punition, dans un registre cruel. Mais cette hypothèse ne tenait pas, puisque les profiteurs eux-mêmes avaient abandonné une cargaison de valeur. Peut-être les immigrants avaient-ils simplement peur que le bateau ne coule. « Simplement » peur que le bateau ne coule ! David lui-même était terrifié. Pour que ce cargo reste à flot toute la nuit, chacun devrait prêter main-forte. Certains des hommes les plus alertes – ceux des ponts supérieurs – se nouèrent des morceaux de tissu sur le nez et la bouche. Après quoi ils formèrent une chaîne, depuis le premier pont découvert jusque dans la partie la plus basse du bateau. Des seaux passèrent de main en main – lentement, laborieusement, vidant l'eau de la cale, pour finalement la jeter par-dessus bord. Ne voyant pas quoi faire de mieux, David prit place dans la chaîne.

Comme la mer devenait plus houleuse, des hommes furent malades et vomirent à l'endroit où ils se trouvaient. Mais personne ne quitta la

chaîne. Leurs seuls moments de soulagement : toutes les vingt minutes, la chaîne tournait vers le haut. Ceux qui se trouvaient à fond de cale avançaient d'une vingtaine de pas vers l'air frais. Ceux qui étaient sur le pont prenaient leur tour en bas où la quantité d'eau – mêlée d'huile et d'autres choses non identifiées – semblait ne jamais diminuer. Personne ne parlait. Les hommes, les traits tendus dans une expression de détermination, poursuivaient leur tâche, inexorablement.

De temps à autre, ils entendaient le moteur tousser. Puis partir, un temps, avant de retomber dans le silence. Les hommes redoublèrent d'efforts. En cinq heures, une cale fut vidée. Les immigrants montrèrent à David où se trouvaient les autres cales. L'Américain se sentait perdu dans ces profondeurs. L'air était vicié : odeurs d'huile, de déjections humaines, et de... rats morts, se dit David, quoi d'autre ? Les coins des salles se fondaient dans l'obscurité. Des escaliers en fer semblaient ne mener nulle part. Des couloirs s'arrêtaient subitement. David parcourait la moitié d'un couloir avec un groupe de cinq ou six hommes. Puis une dispute éclatait. Vive, bruyante. Les hommes s'interpellaient avec des voix dures, gesticulaient furieusement à l'adresse de David, et refusaient de le laisser passer. Zhao finissait par dire quelques mots en anglais : « Ce n'est pas par là. Nous prenons autre chemin. » Et ils revenaient sur leurs pas. David avait l'impression qu'ils tournaient en rond. Ils avaient pourtant découvert cinq autres cales où l'on avait de l'eau glacée jusqu'à la taille.

Vers minuit, comme la tempête secouait le *Peony*, le moteur crachota puis revint à la vie. Un hurra général monta du bateau, mais cette manifestation de joie fut de courte durée. Il leur

restait tant à faire ! En quelques minutes, les pompes furent amorcées. Leur musique ronronnante dans les oreilles, David quitta les hommes avec lesquels il avait travaillé et se mit à chercher Campbell. Il trouva l'agent du FBI dans la salle des machines. Celui-ci était en sueur et couvert de cambouis, mais ni son énergie ni sa bonne humeur n'avaient faibli.

— Tu as une tête à faire peur, dit Campbell.

Puis il rit.

Pour la première fois, David baissa les yeux sur son costume. Dans le cours de la soirée, il avait ôté sa veste, et l'avait posée quelque part. Sa chemise était sale, et il y avait un accroc sur l'une des manches. Son pantalon, trempé par l'eau souillée de la cale, lui collait aux jambes. David ne put s'empêcher de sourire, mais ce moment d'insouciance fut bref.

— O.K., voilà où nous en sommes, dit Campbell. Nous avons fait démarrer les machines...

— Ça, je le sais.

— Et amorcé les pompes. Tu as vu si elles marchaient ?

— Oui, et ça va drôlement plus vite qu'à la main.

— Wei me dit que si nous maintenons le bateau face à la houle et les écoutilles fermées, nous devrions nous en tirer.

David regarda Wei. Il était petit, édenté, et noueux.

— Allons-y, s'il le dit.

— Super. Faites descendre tout le monde dans la cale et – comme ils disent au cinéma – fermez les écoutilles.

Cette tâche, facile à première vue, fut en fait la plus grande gageure de la soirée. Nombre d'immigrants – dont Zhao, qui avait regagné sa

place d'origine, où il s'était assis, une bâche sur les épaules – refusèrent de quitter le pont.

— Allons, Zhao ! insista David, criant pour couvrir le bruit de la tempête.

Un vent violent venant de l'ouest le criblait de pluie.

— J'ai besoin de votre aide, dit-il. Il faut que nous fassions descendre tout le monde dans la cale.

— Je resté ici tout le voyage.

— Vous allez mourir ici, voilà ce qui va vous arriver.

David lui désigna la mer d'un geste. Des vagues géantes faisaient violemment piquer le bateau du nez. De temps à autre, on entendait les hélices sortir de l'eau.

— Vous allez passer par-dessus bord, ajouta David.

— J'ai tenu jusqu'ici. Je tiens jusque fin.

David s'accroupit.

— J'ai besoin de vous, Zhao. J'ai besoin que vous m'aidiez à communiquer avec les autres. Si vous m'aidez, je vous promets de vous aider ensuite.

Le Chinois considéra cette proposition.

— Comment saurais-je si un fantôme blanc dit la vérité ?

David tendit la main pour serrer celle de l'immigrant de façon solennelle.

— Je dis toujours la vérité, déclara-t-il.

Vers quatre heures du matin, le plus gros de la tempête était passé. Campbell avait appelé à terre pour dire qu'ils allaient s'en tirer. Et demander qu'on s'agite, de grâce ! et qu'on leur envoie un

remorqueur. Ça et là, des hommes somnolaient par intermittence. D'autres fumaient et parlaient à voix basse, en petits groupes. Gardner, toujours malade, se reposait dans la cabine du capitaine. Campbell s'était endormi sur une longue table, dans la coquerie de l'équipage, la tête dans le creux de son bras gauche, son bras droit se balançant contre son flanc au rythme des mouvements du bateau.

Stark était étendu sur la couchette du haut, dans une cabine à quatre places. Après s'être déshabillé, David avait accroché ses vêtements à l'extrémité de la couchette pour les faire sécher. Au-dessous, deux hommes ronflaient doucement. Jim occupait la couchette supérieure sur sa droite, mais il était tourné vers le mur. David regardait fixement le plafond, où étaient scotchées une dizaine de cartes postales. L'homme qui avait occupé cette couchette, quel qu'il fût, avait longtemps parcouru les mers. Sur l'une des cartes, une jeune Chinoise au doux visage posait, un bouquet d'œillets colorés derrière elle. Sur d'autres, le Golden Gate, le port de Hongkong, une rue de Tokyo, toute scintillante de néons. David se demanda, le cœur lourd, où était à présent ce marin. Était-il passé par-dessus bord, quand l'équipage avait abandonné le navire ? Ou bien était-il à Chinatown, en train de chanter dans un bar de karaoké ?

David ferma les yeux, écouta la pulsation rassurante des moteurs. Il pouvait dire, sans mentir, qu'il n'avait encore jamais vécu une journée comme celle-là.

Dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, une pensée lui traversa l'esprit. Pourquoi les immigrants avaient-ils si peur ? Pourquoi le gang du Phénix levant avait-il renoncé

à dix millions de dollars ? Pour une raison quelconque, tout cela semblait lié à ces couloirs, ces escaliers qui ne menaient nulle part. David ouvrit les yeux et murmura : « Jim, vous êtes réveillé ? » Le pilote ne bougea pas. David sauta sur le sol, enfila ses vêtements humides. Après quoi, sans bruit, il ouvrit la lourde porte et sortit dans le couloir désert. Il tourna à gauche, puis descendit une volée de marches.

Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil aux immigrants. Personne ne remarqua sa présence. Il descendit d'autres marches, puis d'autres encore. À présent, ces escaliers évoquaient davantage des échelles de fer abruptes. L'air était moite, vicié, le couloir à peine éclairé. David ferma les yeux et essaya de se souvenir, de visualiser les lieux où il était allé, plus tôt dans la journée. Il y avait un endroit où les hommes l'empêchaient constamment de passer. C'était là qu'il voulait aller. Il dépassa les cales où ils avaient tous travaillé si dur, puis il tourna à l'angle d'un mur et se retrouva dans une immense salle déserte. Il y avait une cuve de fer de trois mètres de haut collée contre la paroi. David était déjà venu là, mais pour se voir chaque fois entraîné dans une autre direction.

Il alla jusqu'au réservoir et frappa un petit coup sur la paroi métallique. Ça sonnait creux, mais que pouvait-on en déduire ? David avait appris au moins une chose, aujourd'hui : il ne savait rien de la mer, ni des bateaux. La porte était peinte en vert, un vert terne. Des taches de rouille rongeaient les charnières et les verrous. David essaya la manivelle ronde. Qui ne résista pas. Il tourna une fois, deux fois, une main après l'autre...

Une force le propulsa en arrière, il s'écroula par terre. De l'eau jaillit, l'éclaboussant, puis se répandit sur le sol.

L'air s'emplit d'une odeur fétide de décomposition. À côté de David gisait un tas de chair putréfiée. Le cadavre – humain – était extrêmement gonflé. Les yeux étaient exorbités, la langue sortait de la bouche. Les lèvres étaient retroussées, les dents noires. La peau – enfin, ce qu'il en restait – était couverte d'algues d'un noir verdâtre. Le bracelet facilement reconnaissable d'une Rolex brillait dans la chair du poignet en décomposition.

David recula, glissa sur le sol poisseux. Comme il baissait les yeux, il vit quelque chose sur sa poitrine, une chose ressemblant à un gant. Il tenta de la retirer, mais elle adhérait à sa chemise. Puis il comprit ce que c'était. Le cadavre – un homme ? une femme ? – avait perdu la peau d'une main, avec les ongles. Pris de panique, David se força à regarder de nouveau le corps. La peau des mains *et* des pieds s'était défaite – comme des gants, comme des chaussettes.

Réalisant cela, David manqua de perdre l'équilibre. Il sortit en chancelant de la cale, grimpa tant bien que mal l'escalier étroit, sans plus se préoccuper du bruit qu'il faisait. Finalement, il poussa une dernière porte et fut sur le pont. Il tombait des hallebardes, le navire continuait à piquer du nez sans merci. David agrippa la rambarde et vomit à plusieurs reprises.

Il était malade, il aurait voulu oublier ce qu'il venait de voir, se débarrasser de l'horrible matière gluante jaillie de cette cuve, mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir. Comment allait-il découvrir l'identité de la victime ? Frissonnant, trempé, renversé par-dessus la rambarde, David commença

à forger un plan. Ordonner une autopsie. Dire à Campbell d'appeler le FBI – mieux, le ministère des Affaires étrangères –, pour s'informer des personnes disparues en Chine. Organiser des interrogatoires plus nombreux à Terminal Island. Car David avait au moins deux certitudes : la montre n'appartenait pas à un immigrant comme les autres, et tous ces clandestins *savaient* qu'il y avait un mort à bord.

21-22 janvier

Terminal Island

David vécut les dix heures qui suivirent dans une espèce de confusion cauchemardesque. Il se souvenait vaguement d'être reparti dans la coquerie en titubant et d'avoir réveillé Jack Campbell. L'agent du FBI avait réagi avec sang-froid – il avait calmé David, lui avait fait raconter sa mésaventure. Après quoi David était retourné dans cet horrible endroit. Campbell avait condamné la cale, laissant le corps flotter en partie dans l'eau croupie. Le pilote de l'hélicoptère avait accouru avec une bouteille d'alcool, exhumée d'une trousse de premier secours. David sentait encore le liquide ambré lui arracher la gorge. Il aurait aimé enlever ses vêtements et se laver le corps à l'eau de mer. Mais Campbell l'en avait empêché : il risquait de faire disparaître des preuves, lui dit-il.

Après quoi ils avaient dû patienter. David, assis sur le pont, avait regardé se lever une aube grise et froide. La pluie cinglait toujours le pont, mais l'océan furieux s'était mué en plaine onduleuse. Finalement, Jim avait regagné l'hélicoptère en courant et appelé le continent. Les gardes-côtes arriveraient d'ici quelques heures, avait-il dit, et

les remorqueraient jusqu'au port. Le pilote avait ajouté qu'il était lui-même prêt à repartir.

Campbell avait voulu qu'il emmène David, qui avait refusé. Après que Jim et Noel Gardner se furent envolés, Jack et David avaient commencé à interroger les immigrants.

La nuit passée, David et nombre de ces hommes avaient peiné côte à côte. Ensemble, ils s'étaient échinés à sauver leur vie et celle des autres. Mais au matin, la plupart des Chinois refusèrent de lui parler, et tous évitaient son regard. « J'ai une partie du corps de cet homme *sur* moi », leur dit David, à un moment donné, frustré. Mais aucun de ses arguments ne réussit à en faire parler un seul. Même Zhao le laissa tomber.

Lorsqu'ils arrivèrent au port, en fin d'après-midi, tout alla très vite. Des hommes de l'INS et des gardes-côtes montèrent à bord. Ils s'adressèrent aux immigrants en cantonais, puis en mandarin, avec des porte-voix. Les Chinois réunirent leurs maigres possessions et descendirent la passerelle d'un pas lourd, pour pénétrer dans un bâtiment ressemblant à un gigantesque entrepôt. On mit David dans une ambulance. Il protesta tout le temps que dura le transfert. Il ne cessait de répéter : « Il faut que je reste là-bas. Ramenez-moi ! » Finalement, l'infirmier lui colla un masque à oxygène sur la figure. À l'hôpital, on traita David comme un patient en état de choc et souffrant de déshydratation. Ensuite, on lui fit une piqûre antitétanique. Avec l'aide d'un expert en médecine légale du FBI, on le déshabilla, on mit ses vêtements dans des sacs en plastique, on étiqueta ceux-ci. À deux heures du matin, on le laissa rentrer chez lui.

David ne s'était jamais senti aussi seul qu'au moment où il pénétra dans sa maison vide. Il dut

fournir un immense effort pour réussir à calculer qu'il n'avait pas dormi depuis quarante-trois heures. Il prit une douche, enfila un pantalon de jogging et un sweat-shirt. Après quoi il sombra dans un sommeil agité.

Il se réveilla en sursaut à six heures trente du matin, prit à nouveau une douche – il pensait ne jamais réussir à se débarrasser de cette matière gluante de la nuit passée. Puis il alla courir près de chez lui, autour de Lake Hollywood Reservoir, pour s'éclaircir les idées.

Deux heures plus tard, comme David sortait de l'ascenseur et passait la porte à ouverture électronique qui menait dans les bureaux du procureur, il perçut immédiatement un changement d'ambiance. Se dirigeant vers son bureau, il salua deux secrétaires d'un hochement de tête. Qui fixèrent intensément la moquette quand David arriva à leur hauteur. Il passa devant deux jeunes avocats, qui s'occupaient des assignations. Ils se turent à son approche.

David se servit une tasse de café, puis il se dirigea vers la salle du grand jury, la seule pièce, au palais de justice, suffisamment vaste pour que Madeleine Prentice, le procureur, puisse y tenir sa réunion hebdomadaire. Quand David entra, le silence se fit. Puis Rob Butler, directeur de la brigade criminelle, s'éclaircit la voix.

— Voilà David, déclara-t-il. Qui nous revient de son aventure en mer.

Les autres avocats eurent des rires gênés. Malgré tout, David était reconnaissant à Rob de « crever l'abcès ». En effet, c'était comme si Rob avait dit : « Pas de commentaires. Pas de jalousie. Traitons cette affaire comme n'importe quelle autre. » Madeleine se fit l'écho de cette attitude en

commençant aussitôt la réunion et en demandant un compte rendu des affaires de drogue en cours.

David s'assit, parcourut la salle du regard, et réalisa que Madeleine et Rob pourraient avoir du mal à banaliser son histoire. La plupart des assistants de l'attorney sévissaient là depuis suffisamment longtemps pour s'être vus confier de grosses affaires. Toutefois, pas un seul d'entre eux n'avait failli se perdre en mer, et personne n'avait eu de contact « direct » avec un cadavre.

Si David avait quitté Phillips, MacKenzie & Stout, c'était notamment pour l'atmosphère universitaire qu'offrait, en comparaison, le bureau de l'attorney general. Les avocats – aussi bien les hommes que les femmes – avaient choisi de renoncer aux gros salaires des grands cabinets privés, de se contenter d'un traitement de fonctionnaire, et d'aller chaque jour au tribunal. Hormis le sentiment d'accomplir son devoir, de bons articles dans la presse et un éventuel poste de juge à la clé étaient les seules vraies contreparties. À l'évidence, le second avantage découlait du premier. Cependant, il y avait une limite que les collègues de David n'aimaient pas outrepasser. Tous – y compris David – se moquaient des avocats avides de gloire. Toutefois, ils admiraient ceux qui se mettaient les journalistes dans la poche. Pour l'heure, en écoutant Madeleine et Rob s'enquérir des affaires courantes auprès de ses collègues, David avait parfaitement conscience de cet étrange mélange de crainte, de respect, de jalousie et de méfiance qui planait autour de lui.

Madeleine Prentice fit descendre un doigt manucuré le long de sa liste.

— Qu'avons-nous d'autre en jugement, cette semaine ? Laurie ?

Laurie Martin, enceinte de sept mois, ouvrit son dossier et entreprit de résumer l'affaire qui l'occupait. « Le 15 septembre, les employés des douanes se sont méfiés quand une femme, Lourdes Ongpin, a débarqué du vol United en provenance de Manille vêtue d'un imperméable. Même s'il n'est pas rare de voir des gens voyager en imper, ou en pull-over, les douanes ont trouvé cela bizarre dans ce cas précis, car la température à LAX était de 33 °C. Les inspecteurs l'ont soumise à un interrogatoire, continua Laurie. Où prévoyait-elle de descendre ? S'agissait-il d'un voyage d'affaires ou d'agrément ? Ce faisant, les inspecteurs remarquèrent deux choses : tout d'abord, la voyageuse dégageait une odeur particulière ; et puis son imperméable semblait "vivant". Ils emmenèrent la femme dans une salle d'interrogatoire, où ils trouvèrent quinze escargots géants, d'au moins une livre chacun, cousus dans la doublure de son imper. »

Les autres avocats donnèrent des signes d'impatience durant le récit de Laurie. En effet, il fallait faire inculper un sénateur corrompu, ou un trafiquant de drogue, pour attirer l'attention, et non poursuivre les passeurs à la petite semaine, spécialisés dans les espèces en voie de disparition. Les escargots géants avaient beau bénéficier d'une protection internationale, ils ne feraient jamais la une du *Times*.

Madeleine, qui savait ménager ses effets, garda l'affaire de David pour la fin. Après qu'il en eut fait le résumé, elle lui demanda :

— À votre avis, c'est le Phénix levant qui a commandité ce meurtre, ou bien a-t-on simplement tué ce garçon sur le bateau ?

— Le meurtre n'a jamais fait peur aux triades, certes. Maintenant, sont-ils mouillés dans cette affaire ? Je n'en sais fichtre rien.

— Ce pourrait être l'occasion que vous attendiez.

— C'est vrai. Si je ne peux pas les coincer pour racket, ou pour violation des lois sur l'immigration, j'arriverai peut-être à les boucler pour meurtre.

— J'aimerais mettre le ministère de la Justice, et même les Affaires étrangères sur cette affaire, dit Madeleine. Voir quel genre d'aide ils pourraient nous apporter. À ma connaissance, nous ne travaillons pas avec la Chine, mais peut-être y aurait-il moyen d'obtenir une aide officieuse.

— Toute aide sera la bienvenue, dit David. Tant que cette affaire reste la mienne.

— Mais c'est bien comme ça que je voyais les choses, dit Madeleine.

Elle parcourut rapidement la salle du regard.

— Autre chose ? dit-elle. Non ? Parfait, alors allons obtenir quelques condamnations.

David se servit une autre tasse de café, puis il se dirigea vers son bureau, où Jack Campbell et Noel Gardner l'attendaient déjà. Les agents du FBI n'avaient pas beaucoup dormi, cela se voyait à leurs visages hagards et à leurs vêtements chiffonnés.

Comme David s'asseyait, Campbell coula un regard vers lui et dit :

— Tu nous as sacrément étonnés, hier soir, mec.

David secoua la tête en signe de dénégation.

— J'avais peur, comme tout le monde.

— Non, tu t'es montré à la hauteur de la situation. Et c'était une fichue situation.

— J'ai seulement fait ce que j'ai jugé bon de faire, dit David, d'un ton gauche.

Il remit quelques papiers en place sur son bureau, puis il demanda :

— Alors, qu'est-ce qui se passe avec les immigrants ?

Campbell expliqua que trois cent soixante-dix-huit immigrants, sur les cinq cent vingt-trois présents à bord du *Peony*, avaient déjà été expulsés. Et ce grâce au gouvernement chinois, qui avait fourni un cargo vide pour le voyage de retour. Cela était dû, en premier lieu, à l'efficacité des hommes de l'INS, qui avaient veillé à ce qu'on isole le plus possible les immigrants les uns des autres, dès leur débarquement.

— Afin qu'ils n'aient pas la possibilité de communiquer entre eux, de concocter divers scénarios, voire de récupérer suffisamment de leur dure épreuve pour pouvoir penser clairement, dit Campbell.

— Personne n'a envie de revivre la galère du *Golden Venture*, ajouta Noel Gardner. Cela va faire trois ans que ce bateau s'est échoué dans le port de New York, et nous hébergeons toujours plus d'une centaine de ces Chinois. À cinquante-cinq dollars par jour, cela nous a déjà coûté plus de dix millions de dollars. L'INS veut régler le cas des immigrants du *Peony* et les faire sortir du pays avant que les organisations pour les droits de l'homme ne puissent se mobiliser.

Durant la fin de l'après-midi, et jusque dans la nuit, raconta Campbell, on avait séparé les infirmes et les plus faibles des immigrants en bonne santé. À minuit, avant même que David ne fut sorti de l'hôpital, des dizaines d'immigrants avaient pris une douche et dîné d'un ragoût de bœuf. On les

avait informés hâtivement de leurs droits – une audition en présence d'un avocat. Toutefois, les hommes de l'INS avaient mis l'accent sur l'avantage d'accepter des vêtements propres, de la nourriture, et un voyage de retour, en regard d'un séjour prolongé en prison sans aucune garantie de liberté. Après quoi les immigrants avaient été entendus dans les salles d'audience du centre de détention de Terminal Island où des juges – eux-mêmes furieux d'avoir été tirés du lit – avaient renouvelé cette proposition. À ce stade, la plupart des clandestins avaient choisi de renoncer à leurs droits et leur cas avait été réglé avec célérité. La plupart de ces gens avaient quitté le port deux heures plus tôt.

David passa à autre chose.

— Et l'équipage ? dit-il.

— Les gardes-côtes ont écumé les plages, dit Jack. La mer n'a pas rejeté de corps, mais de toute façon, ils ne pensaient pas en trouver. La tempête a été sévère, et quand l'équipage a abandonné le *Peony*, le cargo était encore très loin en mer.

— Je pense que vous auriez davantage de résultats si vous cherchiez à San Pedro, Long Beach, ou Chinatown.

— Excellente idée, Stark, mais soyons réalistes. Il y a Gardner, et il y a moi. Cette affaire n'est pas prioritaire. Le Bureau ne va pas mobiliser tous les hommes qu'il nous faudrait pour aller voir dans tous les bars et tous les hôtels borgnes. Noel et moi essayons de faire ce que tu nous demandes, mais il nous faut tout de même privilégier certaines actions. Tu as voulu que j'aille à Terminal Island, parler avec ces immigrants, et j'y suis allé. Tu as voulu que Noel reste auprès du corps. Ce qu'il a fait.

— Bon sang, le corps !

David reporta son attention sur Noel.